

Miguel Campos Delgado, del héroe al mito

Un homme ordinaire dans une époque extraordinaire, pris dans la tourmente de la Guerre d'Espagne puis dans la 2^{ème} Guerre Mondiale. Un boulanger converti en un héros, en un mythe extraordinaire, luttant contre le fascisme et défilant sur les Champs Elysées le 26 août 1944, telle est l'histoire de Miguel Campos Delgado.

La vie de Miguel Campos a pu être retracée en grande partie à l'aide d'archives militaires espagnoles et françaises, mais aussi grâce à la correspondance entretenue avec son épouse. Toutefois, des zones d'ombre subsistent, laissant la porte ouverte à toutes sortes de spéculations qui donneront naissance au mythe qui l'entoure.

Né à Güímar (Tenerife), le 5 juillet 1912, il est le plus jeune des 5 enfants du couple, dont seulement deux arriveront à l'âge adulte. Son père abandonne le domicile familial peu de temps après pour émigrer à Cuba avec son fils aîné et Miguel vit avec sa mère. A l'adolescence, il commence à travailler comme jornalero agrícola. A l'âge de 18 ans, il s'émancipe de sa mère et s'installe à Candelaria comme apprenti boulanger. C'est dans cette ville qu'il connaît Isabel Piñero Morales, celle qui deviendra son épouse le 3 juin 1931.

Après le décès de leur première fille à l'âge de 3 mois, le couple revient s'installer à Güímar et Miguel travaille comme boulanger. Isabel accouche de Carmen et de sa sœur jumelle, mort-née, puis de deux autres filles, Berta et Maria Teresa.

La prison à Tenerife

Entre novembre 1933 et novembre 1934, il fait son service militaire. A son retour à Güímar, il reprend son activité de boulanger. Son parcours chaotique commence lorsqu'il est arrêté le 15 septembre 1936 suite à la dénonciation d'un voisin pour une dispute antérieure au coup d'état de juillet 1936. Innocenté, il est à nouveau accusé de non incorporation dans les rangs de l'armée franquiste, alors qu'il était en prison pour l'affaire précédente. De nouveau innocenté, il n'est pas pour autant libéré : comme grand nombre de ses compatriotes, il subit la répression franquiste puisqu'il

est maintenu en qualité de « prisonnier gubernativo » dans différentes prisons de l'île de Tenerife.

Parallèlement, son épouse Isabel, en tant que « familiar de rojo », est arrêtée entre les mois de mai et juillet 1937, avec sa sœur Carmen. Au moment de son emprisonnement, sa fille aînée Carmen est confiée à sa grand-mère paternelle et Berta à sa grand-mère maternelle, tandis que Maria Teresa, compte tenu de son très jeune âge (à peine un an), reste avec sa mère et connaît le même parcours carcéral. Toutes les trois sont d'abord enfermées dans la prison de La Orotava.

En août 1938, un espoir de libération naît lorsque se met en place le « canje de prisioneros » organisé par la « Comisión Chetwode » : il consistait à échanger des prisonniers franquistes contre des prisonniers républicains. Miguel Campos, son épouse et sa belle-sœur s'inscrivent comme volontaires pour cet échange. Hélas, Miguel n'est pas retenu sur les listes, tandis que Isabel avec la petite Maria Teresa et Carmen le sont. De ce fait, toutes les trois sont transférées le 18 août 1938 à la prison de Ondarreta, dans la province de San Sebastian. Le canje n'aura pas lieu, et toutes les trois retourneront dans une prison de Tenerife en février 1940.

La période africaine

En mai 1939, Miguel, alors qu'il se trouve toujours enfermé dans la prison de Fyffes à Tenerife, est transféré avec environ 300 autres prisonniers au camp de concentration de Rota, dans la province de Cadiz, puis intégré dans le Batallón 180 de Trabajadores (BT 180). Ce bataillon est composé de presos gubernativos qui n'ont pas de condamnation pénale. Il s'agit là d'une réclusion extra pénale.

Le 10 juin 1939, le BT 180 est transféré au Protectorat espagnol du Maroc et installé dans un camp juste à la frontière avec le Protectorat français du Maroc. Le 22, Miguel Campos parvient à désertier et à entrer en territoire sous gouvernement français car il suffisait de traverser le lit du fleuve qui séparait les deux protectorats. Il est suivi peu après par cinq autres canariens.

En un premier temps, Miguel et ses camarades vont être sous la tutelle française dans le camp de Moqrisset, à environ 20 km au sud de la frontière avec le Maroc. Après un périple par plusieurs camps, dont celui de Missouri, il se retrouve à Bou Arfa, probablement enrôlé dans une CTE (Compagnie de Travailleurs Etrangers). Il en sort un an après en s'engageant dans la Légion Etrangère pour la durée de la guerre.

Après la capitulation de la France face à l'Allemagne, il est démobilisé le 10 octobre 1940 puisque son contrat était pour la durée de la guerre, mais il n'est pas libre pour autant car il est envoyé au camp d'internement de Colomb Béchar, dans le désert algérien. Son passage dans ce camp est également court, puisqu'il est libéré en décembre 1940.

S'ensuit une période de deux ans pendant laquelle Miguel Campos passe sous les radars de la police française, mais quelques renseignements sont fournis par la correspondance qu'il entretient avec son épouse. On sait qu'il est libre, qu'il envisage d'aller à Oran au lieu de Casablanca, qu'il a une belle somme d'argent économisée et qu'il pense très bien gagner sa vie dans cette ville, ce qui lui permettra de faire face aux frais engendrés par l'arrivée de son épouse et de ses trois filles en Algérie.

Le Corps Franc d'Afrique

Pour une raison totalement inconnue, ses plans vont changer. La situation militaire est totalement modifiée après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord le 7 novembre 1942 lors de l'Opération Torch. L'Armée française, auparavant sous le l'autorité du régime de Vichy, bascule du côté des Alliés. Le Corps Franc d'Afrique (CFA) est créé, il s'agit d'un corps indépendant et distinct de l'Armée d'Afrique. Il est composé de volontaires de toutes nationalités, et de très nombreux réfugiés espagnols s'y engagent.

Le 17 décembre 1942, Miguel Campos s'engage dans le Corps Franc d'Afrique pour la durée de la guerre. Lors de la signature du contrat, il déclare être domicilié à Mocta-Douza, district de Perrégaux, département d'Oran, et avoir le grade de lieutenant (teniente) de l'Armée espagnole, ce qui, bien évidemment est faux puisqu'il

n'a fait que son service militaire d'un an et n'a pas participé à la Guerre d'Espagne car il a été emprisonné deux mois après le Coup d'Etat franquiste et ce pendant toute la durée des combats.

Ce grade n'est pas reconnu par les autorités militaires, il est admis dans le CFA avec le grade de caporal (cabo). C'est ainsi qu'il participe à la campagne de Tunisie contre les forces de l'Axe, pendant laquelle il s'illustre, ce qui lui vaut sa première citation à l'ordre de la Division, avec attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

Les Forces Françaises Libres et la campagne de France

Finalisée la campagne de Tunisie, Miguel Campos opte pour les Forces Françaises Libres du général Leclerc en juillet 1943, étant affecté à la 9^{ème} Compagnie, la Nueve, du Régiment de Marche du Tchad et promu au grade d'adjudant-chef. C'est également à cette époque qu'il se livre à une campagne intense de débauchage d'autres soldats espagnols enrôlés dans la Légion Etrangère afin qu'ils s'engagent dans les troupes de Leclerc.

La Nueve se trouve sous le commandement du capitaine Raymond Dronne. Dans ses mémoires, celui-ci dit de Miguel Campos : « Un phénomène, l'adjudant-chef Campos. [...] Il était le prototype du guérillero. [...] Canarien, il avait été interné pendant toute la guerre d'Espagne comme anarchiste. [...] Il connaissait d'instinct l'art de la guerre ; il possédait les qualités innées qui font le combattant et le chef : un sang-froid que rien ne pouvait émouvoir ; le flair qui permet d'apprécier immédiatement la situation dans un coup dur et qui lui fait deviner immédiatement la décision et la riposte appropriées. »

Miguel Campos commande la troisième section, affecté sur le half-track Tunisie 43, ainsi baptisé en souvenir de la campagne de Tunisie. Après une période d'entraînement au Maroc, Miguel et ses compagnons sont dirigés vers l'Algérie, pour embarquer à Oran le 21 mai 1944 sur le paquebot Franconia en direction de l'Angleterre. Après un séjour dédié à nouveau à l'entraînement, la 2^{ème} DB embarque à Southampton le 31 juillet, direction les côtes normandes, sur lesquelles elle débarque le 4 août. Commence enfin la campagne de France.

Maintenue en réserve depuis le débarquement, la 2^{ème} DB entre dans le vif de la guerre à Ecouché le 13 août. C'est lors des combats acharnés pour la libération de cette ville, les plus rudes de la campagne de Normandie qui vont durer jusqu'au 20 août, que Miguel Campos s'illustre à nouveau, réussissant avec ses hommes une action qui permet de faire de très nombreux prisonniers allemands, de libérer des soldats américains et de saisir une grande quantité de véhicules et de matériel. Sont également collectés grâce à cette opération des renseignements précieux concernant l'ennemi.

Vient ensuite la libération de Paris : le 24 août 1944 à 21h22, une colonne commandée par le capitaine Dronne et composée de deux sections de la Nueve, d'une section de chars et d'une section du Génie arrive sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris. Miguel Campos se trouve à la tête de la 3^{ème} section. Contrairement à ce qui est écrit régulièrement, ce soir-là il n'y a pas de combats dans Paris, l'action de la colonne Dronne est purement psychologique, en appui de la Résistance parisienne qui est déjà maître de l'Hôtel de Ville et qui manque cruellement de munitions pour continuer à défendre les lieux. Il s'agit de les rassurer en annonçant l'arrivée imminente de toute la 2^{ème} DB.

Effectivement, le lendemain, 25 août, toute la 2^{ème} DB ainsi que la 4^{ème} Division d'Infanterie américaine entrent dans Paris. Le rôle assigné à la 3^{ème} section de la Nueve de Miguel Campos consiste à protéger l'Hôtel de Ville, tandis que la 2^{ème} section va libérer le Central téléphonique de la rue des Archives, occupé et miné par les Allemands.

Après de rudes batailles livrées le 25 août, la Nueve défile triomphalement sur les Champs Elysées le 26 août, quatre de ses half-tracks sont chargés de la protection du Général de Gaulle. S'ensuit une période de repos jusqu'au 8 septembre, date à laquelle la 2^{ème} DB reprend le chemin vers l'Est.

S'ouvre alors une période de combats acharnés, au cours de laquelle Miguel Campos s'illustre brillamment, mais la Nueve comptabilise aussi de nombreuses pertes. Peu à peu, la compagnie perd son caractère espagnol, les soldats blessés ou tués sont remplacés par des recrues françaises. C'est après la bataille de Châtel sur

Moselle que Miguel reçoit des mains du Général de Gaulle la Médaille Militaire. La citation qu'accompagne cette décoration met en avant ses qualités de combattant extraordinaire et récapitule tous ses faits d'armes depuis le débarquement en Normandie.

Blessé légèrement une première fois à Xaffervillers, Miguel Campos l'est plus gravement lors de la bataille de Vacqueville le 31 octobre 1944, entraînant son évacuation. Cette blessure lui vaut à nouveau d'être cité à l'ordre de l'Armée, avec attribution de la Croix de Guerre de Guerre avec palmes.

Sans être entièrement rétabli, il s'enfuit de l'hôpital et rejoint la Nueve fin novembre mais reste au repos au Train Régimentaire jusqu'au 10 décembre. Selon le capitaine Dronne, il est heureux car il va pouvoir enfin réaliser son ambition : constituer un groupe franc avec des volontaires acceptés par lui.

Sa disparition

Mais Miguel disparaît dans la nuit du 14 au 15 décembre 1944 lors d'une patrouille en solitaire à la ferme de Riedhof. Toujours selon Dronne : « Cet amateur de patrouilles solitaires avait dû être tué ou capturé ».

Déclaré « Mort pour la France » par les autorités françaises, des documents espagnols concernant Miguel Campos ont ouvert une nouvelle voie jusqu'alors inexplorée. En effet, dans un oficio de la Comisaría de Repatriaciones daté du 9 juin 1947 son nom apparaît. A travers le consulat d'Espagne à Alger, il demande son rapatriement par la province d'Almería, ce qui déjà intrigue beaucoup car la logique voudrait qu'il demande à regagner les Canaries. Par ailleurs, cette démarche se heurte au contexte politique de l'époque : la répression franquiste bat son plein en Espagne, aux Canaries le contexte économique très dégradé oblige bon nombre de ses citoyens à émigrer vers l'Amérique.

De nombreuses hypothèses peuvent être formulées, sans qu'aucune n'aboutisse à des certitudes. L'une d'elles est liée à sa famille : son épouse Isabel avec sa fille Maria Teresa s'installent à Santa Cruz après leur sortie de prison courant 1940.

Quant à Carmen, sa belle-sœur, elle subit un destierro à Barcelone où elle restera jusqu'en 1947. En 1944, Isabel, avec ses trois filles, décide d'organiser un voyage à Barcelone, dans l'espoir de pouvoir se réunir avec Miguel Campos, déjà en territoire français avec la 2^{ème} DB. Cela ne fut pas possible.

L'absence de documentation postérieure à 1947 n'a pas permis de suivre le parcours de Miguel Campos après cette date. Toutefois, le 25 octobre 1949, les autorités militaires des Canaries reçoivent l'information qu'il est décédé : ordre est donné qu'il soit rayé des listes du Centre de Mobilisation et Réserve. Sans en connaître la date exacte, on peut émettre l'hypothèse que son décès a eu lieu pendant l'année 1949.

Officiellement déclaré « Mort pour la France » le 14 décembre 1944 par les autorités françaises, il sera officiellement déclaré mort par les autorités militaires espagnoles le 25 octobre 1949, soit un hiatus de près de cinq ans.

Et l'homme devient mythe

Les circonstances mystérieuses de sa disparition ont ouvert la porte à toutes sortes de spéculations. Comme pour la Nueve, de nombreuses affirmations qu'aucune preuve ne vient les confirmer deviennent des faits établis car nombre d'auteurs se limitent à répéter sans cesse ce que d'autres ont écrit auparavant, sans aucune investigation ni recherche historique. En outre, certains auteurs de romans ajoutent des faits complètement inventés, sans que le lecteur non averti puisse faire la différence entre la réalité et la fiction romanesque. Par ailleurs, certains faits rapportés par des témoignages d'anciens combattants sont pris au pied de la lettre, sans aucune validation par d'autres sources, mettant ainsi en exergue la fragilité de la construction du récit historique basé uniquement sur ces témoignages.

Le personnage de Miguel Campos n'échappe pas à cette construction idéalisée : il devient un mythe et source de nombreuses versions quant à sa vie et sa mort. Dronne s'en fait écho : « Beaucoup de légendes ont circulé sur le compte de Campos après sa disparition. On l'a signalé comme participant à l'expédition du Val d'Aran. On l'a signalé dans l'ancien Maroc espagnol. On l'a signalé aux Canaries. Mais personne ne l'a vu après Riedhof. Les prétendus témoins n'ont apporté que des

on-dit. Campos a sa légende, ou plus exactement ses légendes. Où est la vérité ? J'ai la conviction qu'il a été tué. Toutefois, un doute subsiste. Son corps n'a jamais été retrouvé. [...] Avec un solitaire et un original comme Campos, tout est possible. »

C'est ainsi que l'absence de renseignements fiables l'ont transformé en un anarchiste faisant partie de la colonne Durruti et combattant à Madrid et à Barcelone, alors que les recherches menées à ce jour ont mis en évidence que Miguel Campos n'a pas combattu pendant la Guerre d'Espagne puisqu'il était en prison. Quant à sa participation à l'expédition du Val d'Aran, cela s'avère complètement impossible, puisqu'elle a eue lieu dans la dernière quinzaine d'octobre 1944 alors que Miguel se trouve à la tête de sa section bataillant à l'Est. En outre, son appartenance à un quelconque mouvement anarchiste n'a pas pu être confirmée.

Le témoignage d'un ancien combattant de la Nueve, le sergent-chef José Cortés, recueilli par Eduardo Pons Prades, ajoute encore à la mythification. En effet, Cortés décrit Campos comme un des premiers à avoir déserté de la Légion Etrangère, alors que celle-ci se trouvait au Cameroun. Or, les états de service de Miguel montrent qu'à aucun moment ces faits ne se sont produits : il a été démobilisé de la Légion et se trouvait au Corps Franc d'Afrique lorsqu'il était censé être au Cameroun d'après ce témoignage.

Un autre épisode est répété par tous les auteurs qui ont écrit sur la vie de Miguel Campos : celui du HT Kangourou. L'origine de cette histoire se trouve dans un témoignage oral recueilli par Eduardo Pons Prades : Miguel Campos aurait introduit dans les effectifs de la Nueve un HT fantôme baptisé Kangourou et aurait ajouté quatre anarchistes pour le conduire, tous anciens membres de la colonne Durruti, et dont le but était de ramasser des armes et des munitions pour les envoyer ensuite en Espagne afin d'armer le maquis espagnol. La présence de ce HT avec son équipage clandestin aurait duré huit semaines jusqu'à ce que Campos décide d'y mettre fin car trop risquée. Il n'existe aucune preuve qui vienne étayer ces faits, mais le mythe est repris dans beaucoup d'ouvrages comme un fait établi, sans qu'il soit relativisé faute de preuves.

Toujours en partant des écrits de Pons Prades, Miguel Campos aurait participé à des réunions avec des anarchistes après la libération de Paris. Selon lui, Campos pensait que la meilleure option pour faire chuter le régime franquiste était de faire un attentat contre Franco. Il fait état de discussions qui auraient eu lieu avec différents protagonistes lors d'une réunion à l'automne de 1946 aux Canaries à laquelle seul manquait Campos, probablement parti au Maroc. Il paraîtrait qu'un autre complice serait allé aux Canaries et que la famille de Campos aurait eu de ses nouvelles, d'abord de Casablanca, puis de Tanger. Aucun document ni témoignage n'ont pu corroborer cette affaire, d'autant qu'il paraît peu compréhensible que Miguel ait pu voyager de manière clandestine aux Canaries pour ensuite repartir et demander quelques mois plus tard son rapatriement par Almería.

Un roman publié en 2020 reprend tous les mythes déjà existants et en rajoute d'autres. Parmi eux, il décrit Miguel Campos comme un musicien, un vétéran de la Guerre d'Espagne dont toute la famille aurait été tuée dès le premier jour de la guerre, parti en Afrique du Nord sur le paquebot Stanbrook. Engagé dans la Légion Etrangère en 1940, il se trouve au Cameroun. Après des actions rocambolesques où il tue un commandant de la Légion, il déserte avec une centaine d'autres légionnaires espagnols pour s'unir aux troupes de Leclerc et participe à la bataille de Libreville (Gabon) en novembre 1940. A nouveau, ces faits imaginaires sont invalidés par la documentation militaire qui prouve qu'à ce moment il se trouvait à Colomb Béchar.

Un autre auteur, dont le livre se situe à mi-chemin entre la biographie et le roman, émet une hypothèse pour combler l'absence de renseignements concernant Miguel Campos pour la période 1940-1942 : celle de son appartenance à une armée secrète constituée par François Clermont-Tonnerre après l'armistice de 1940. Hypothèse invérifiable, comme bien d'autres émises à son sujet.

La vie de Miguel Campos ressemble par certains aspects à celle de beaucoup d'espagnols : simple boulanger sans aucune militance politique connue, victime d'une dénonciation et maintenu en prison sans qu'aucune charge pénale ne soit prononcée contre lui, il subit une répression féroce de la part du régime franquiste

qui l'impacte non seulement lui, mais également toute sa famille, jusqu'à une enfant d'à peine un an qui vit ses premières années dans les geôles.

Mais d'autres aspects transforment ce boulanger en un protagoniste majeur de la Nueve, avec des faits d'armes qui lui valent la reconnaissance des plus hautes instances militaires françaises à travers des citations et des médailles.

Les circonstances de sa disparition rendent le personnage mythique, sujet bien désigné pour donner libre cours à toutes sortes de spéculations.

La mémoire de ce combattant inné, comme le décrit Raymond Dronne, est sortie à la lumière grâce au travail minutieux et patient de recherche mené par une équipe d'historiens attachés aux faits qui ont pu être documentés, en émettant des hypothèses plausibles lorsque l'absence de sources n'a pas permis de combler certains hiatus. Il est à espérer que ces lacunes puissent être comblées par d'autres chercheurs, avec sérieux et des documents à l'appui, afin d'éviter que ne se produise le phénomène auquel est soumis l'histoire de la Nueve.

En effet, après des décennies de silence sur la présence et le rôle des républicains espagnols de la Nueve, cette compagnie fait l'objet d'une surenchère effrénée, allant jusqu'à la placer dans tous les lieux de Paris où des combats importants se sont produits le 25 août et attribuant la libération de la ville à cette seule compagnie. Cela au mépris des faits constatés par de nombreuses sources fiables.

La réalité est bien plus modeste mais pas moins valeureuse : les 125 républicains espagnols de la Nueve ont participé à la libération de Paris et à la lutte contre les troupes nazies jusqu'à Berchtesgaden. Vouloir faire croire qu'à eux seuls les espagnols ont libéré Paris et la France constitue une exagération dont les combattants eux-mêmes n'en sortent pas grandis.

La vérité toute seule se suffit à elle-même pour rendre hommage à ces hommes valeureux qui ont tant souffert depuis le Coup d'Etat en Espagne mais qui ont aussi tant donné pour la lutte contre le fascisme et pour la liberté.

Carmen Góngora Expert

Bibliographie :

- Góngora Expert, Carmen ; Hernández Romero, Fabián ; León Álvarez, Aarón : Rodríguez Delgado, Octavio : Miguel Campos Delgado, Héroe y mito de la Nueve, ed. LeCanarien, 2022
- Dronne, Raymond : Carnets de Route d'un Croisé de la France Libre, Ed. France-Empire, 1984
- Dronne, Raymond : L'Hallali, de Paris à Berchtesgaden, août 1944-1945, Ed. France-Empire, 1985